

**L'HÉROISATION DU DUC DE MERCŒUR**  
**DANS**  
**L'« HISTOIRE DE FILIPE EMANUEL DE MERCŒUR »**  
**DE BRUSLÉ DE MONTPLEINCHAMP**  
par M. Jacques HENNEQUIN, membre associé libre

---

Je devrais en commençant cette communication, m'excuser de son intemporalité : un « historien » de 1689 parle d'un prince lorrain mort en 1601. Quel intérêt cela présente-t-il pour un auditeur ou un lecteur d'aujourd'hui ? Alors que l'histoire tend à devenir structurelle, attentive qu'elle est surtout aux déterminismes économiques et sociaux, l'auteur de *L'Histoire de Philippe Emmanuel duc de Mercœur*<sup>1</sup> raconte les hauts faits de son héros, dont les actes et la psychologie l'intéressent surtout.

Cependant, écrivant quatre-vingts ans après les faits, à une époque où Louis XIV affronte toute l'Europe, quand il donne une perspective à l'histoire du duc de Mercœur, Bruslé écrit une œuvre de propagande au service du patriotisme lorrain. Le mythe du duc de Mercœur sert le duc Charles V. Un philosophe le notait récemment à propos des nationalismes européens du XIX<sup>e</sup> siècle : « Au centre de tous les nationalismes, il y a cette contamination du mythe et de l'histoire, cette application à l'histoire des procédés communs aux poètes épiques et aux hagiographes »<sup>2</sup>.

Sans compter que les successeurs d'un grand homme ou présumé tel, sont souvent les héritiers du mythe de leur prédécesseur, plus que de son action ou de sa vraie personnalité. La piété due au mort a tendance à estomper les manques, les insuf-

<sup>1</sup> BRUSLÉ DE MONTPLEINCHAMP, *Histoire de Filipe Emanuel de Lorraine, duc de Mercœur*. Cologne, P. Marteau, 1689, in 12, 357 p.  
<sup>2</sup> J. MONNEROT, *Les lois du tragique*, P.U.F., 1969, p. 108.



*Ne sçay pas, à ce forte, à ce bon Duc,  
C'est de Lorraine, c'est de Marc  
C'est de Lorraine, c'est de Marc*

PHILIPPE EMANUEL DE  
LORRAINE  
DUC DE MERCEUR

*Si le preux Godefroy, prout honneur de la Reue  
Par ses feux vaillances souage sa mort  
C'est de Lorraine, c'est de Marc  
C'est de Lorraine, c'est de Marc*

Cette image fut gravée en 1595 par Philippe Thomassin, originaire de Troyes, et dont il nous reste quelques portraits de la fin du XVI<sup>e</sup> au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Thomassin, qui vécut à Rome, a aussi gravé un grand nombre de tableaux de piété italiens. Un autre portrait du duc de Mercœur, par Jérôme Wiériz, se trouve à la Bibl. nationale, Collection Clairambault, n<sup>o</sup> 1203, f<sup>o</sup> 164.

fisances, les erreurs pour ne retenir que le bilan positif. Et c'est de celui-ci, bien sûr que les successeurs se prétendent les héritiers.

Je voudrais vous montrer comment, dans l'*Histoire du duc de Mercœur*, l'histoire à tendance à se transformer en mythe. Je vous dirai d'abord un mot du duc de Mercœur et de son historiographe. Nous essayerons ensuite de découvrir par quels moyens thématiques ou stylistiques l'auteur réussit à donner au héros la prestance souhaitée, quels sont les caractères de l'univers épique dans lequel il se meut, comment enfin le mythe du duc de Mercœur, relais de celui de Godefroi de Bouillon et du parfait chevalier chrétien, est mis au service de ce qu'il faut bien appeler la « propagande » du duc Charles V.

## I) MERCŒUR ET BRUSLE

Fils de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont<sup>3</sup> et de Jeanne Philippe de Savoie, sa seconde femme, Philippe Emmanuel naquit à Nomeny le 9 septembre 1558<sup>4</sup>. Beau-frère d'Henri III qui avait épousé sa demi-sœur Louise de Lorraine, cousin des Guise, il épousa Marie, duchesse d'Etampes et de Penthièvre, fille du vicomte de Martigues, lieutenant général en Bretagne (12-7-1575). Il fut nommé gouverneur de Bretagne en 1582. Il se rallia à la Ligue en 1589 et fut le dernier à résister à Henri IV après son abjuration. Il se soumit en mars 1598. Il obtint des dédommagements financiers considérables et dut accepter le contrat de mariage de sa fille unique, encore une enfant, avec César,

3 NICOLAS DE LORRAINE, comte de Vaudémont, plus tard duc de Mercœur épousa en premières nocces (1549) Marguerite d'Egmont dont il eut deux filles mortes jeunes et Louise qui devait épouser Henri III. En secondes nocces (1551) il épousa Jeanne-Philippe de Savoie dont il eut Philippe-Emmanuel, duc de Mercœur, Charles, évêque de Toul et Verdun, cardinal, mort en 1587 ; Charles et Jean morts jeunes ; Claude ; François marquis de Chaussin, Marguerite (épouse d'Anne de Joyeuse, puis de François de Luxembourg). En troisièmes nocces (1569) il épousa Catherine de Lorraine Aumale dont il eut Henry, comte de Chaligny, mort à Vienne en 1601 après avoir été lieutenant de Mercœur en Hongrie, Eric, évêque et comte de Verdun, mort capucin, Christine, Antoine et Louise morts en bas âge.

4 MERCŒUR. On trouvera sa biographie dans la *Nouvelle biographie générale* du Docteur HOFFER, Paris, F. Didot 1861, col. 32, 33. Elle nous semble partielle. Mieux informées, mais aussi partiales sont les études de JOUON DES LANGRAIS, *Le Duc de Mercœur*, dans le *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, troisième série, tome 13, 35<sup>e</sup> congrès (3-8 septembre 1894), Saint-Brieuc, 1895, pp. 212 à 293 et *l'Essai sur l'Histoire de l'occupation espagnole en Bretagne pendant la Ligue*, en tête des *Documents sur la Ligue en Bretagne : correspondance du duc de Mercœur et des ligueurs bretons avec l'Espagne*, Rennes, 1899, 2 vol. de LIX - 178 p. et 199 p. Ces études nous montrent un Mercœur meilleur artilleur et ingénieur de siège que général d'armées en campagne. Elles lui reprochent le retard de sa soumission à Henri IV au nom d'un patriotisme français bien anachronique : Mercœur pouvait rêver d'une autonomie bretonne puisque Marie de Luxembourg avait des droits sur le duché de Bretagne.

duc de Vendôme, fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Il obtint en 1599 la permission de mettre son épée au service de Rodolphe II d'Autriche, dans la guerre contre les Turcs<sup>5</sup>. Il fut en 1600 nommé lieutenant général des troupes de l'empereur, tenta de dégager Canise d'où il conduisit une brillante retraite. L'année suivante il s'empara d'Albe-Royale, ancienne capitale des rois de Hongrie, occupée par les Turcs depuis plus d'un demi-siècle. Il résista à la contre-offensive, vainquit les ennemis en bataille et rentra à Vienne et à Prague en triomphateur. Lors de son voyage de retour en France, il fut emporté par la fièvre pourprée à Nuremberg le 19 février 1602, à 43 ans. On lui fit à Nancy les obsèques d'un duc<sup>6</sup> et à Paris, le 27 avril, saint

5 Sur l'histoire de Mercœur en Hongrie, on lira de Martin FUMÉE, sieur de Genille et bibliothécaire du duc de Mercœur, l'*Histoire générale des troubles de Hongrie et Transilvanie...*, 2 tomes en un vol. in-4°, Paris, R. Fouet, 1608, source avouée de Bruslé. On lira aussi avec intérêt la description de la retraite de Canise, dans Alphonse de RAMBERVILLERS, *Discours de ce qui s'est passé en l'armée des chrestiens en Hongrie contre le Turc...* en la présente année 1600, Paris, P. Chevalier, s.d. - in-8°, 16 p. *Lcs dév-ts élancements du poète chrestien*, Pont-à-Mousson, 1603, in 8°, 295 p., et figures contiennent *Le Polemologue ou pièce guerrière*, poème de 75 quatrains présentés à Mercœur par l'auteur à Saint-Nicolas-de-Port le 26 juillet 1600 (pp. 217 à 234). Suivent *Les larmes publiques sur le trépas de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur*, 490 alexandrins de regrets (pp. 235 à 251). PALMA-CAYET dans sa *Chronologie septénaire* qui couvre les années 1598 à 1604 (Nelle collect. des Mémoires pour servir à l'histoire de France...). par MICHAUD et POUJOLAT, 2<sup>e</sup> partie du tome XII, Paris 1838, pp. 178 à 181, résume l'oraison funèbre de François de Sales.

HARDOUIN DE PEREFIXE, dans son *Histoire du roy Henry le Grand*, Amsterdam, Elzevir, 1662, in 12°, consacre une page à Mercœur : « Le Roy, dit-il luy avoit souvent accordé des trêves, et offert de grandes conditions, mais il estoit si enuyvré de l'ambition de se faire Duc de ce pais là, qu'il prenoit toujours de nouveaux delais pour conclure, se figurant que le temps luy ameneroit quelque revolution favorable, et se flattant de le ne scay quelles prophéties qui l'asseuroient que le Roi mourroit dans deux ans. Enfin le Roy enuyvré de tant de remises, tourna la teste de ce costé là, resolu de châtier son opiniastreté, comme elle le meritoit. Il estoit perdu sans ressource, s'il ne se fust avisé pour se sauver d'offrir sa fille unique au fils aîné de la belle Gabrielle Duchesse de Beaufort » (p. 247). Le Père MAINBOURG, dans son *Histoire de la Ligue*, Paris, Seb, Mabre Cramoisy, 1684, in 12°, f. 583, insiste lui aussi sur l'opiniâtreté de Mercœur à poursuivre la lutte contre Henri IV. Il ajoute : « Ainsi finit la Ligue par la réduction du Duc de Mercœur, qui eut cet avantage par-dessus tous les autres chefs de ce parti, qu'elle fut suivie d'un employ, où il acquit toute la gloire que peut souhaiter un Heros Chrestien, et qui rendra son nom éternellement venerable à toute la posterité ».

6 « Le corps fut ramené à Nancy et enterré à côté de celui de son père Nicolas et de son frère le cardinal de Vaudémont, dans le chœur de l'église des Cordeliers. » Ch. PFISTER, *Histoire de Nancy*, Nancy, Berger-Levrault, 1909, t. II, p. 508. On trouvera la description de ces obsèques dans DOM CALMET, *Histoire de Lorraine*, nouvelle édition, Nancy, A. Leseure, 1752, t. I, col. 865 à 867. « Son corps fut rapporté à Nomeny en Lorraine et ensuite ramené à Nancy, où on lui fit des obsèques magnifiques le dernier jour d'Avril 1602, en cette sorte. Son corps fut conduit par tous les serviteurs et Gentilshommes de sa Maison, et fut posé aux Dames Sœurs Grises de la Ville neuve, où il fut veillé par les Pères Cordeliers psalmodians toute la nuit, et de là fut préparé son effigie ou feinte, laquelle étoit un long lit d'honneur à ce prepare en habit ducal et plus riche que faire se peut, où sur la tête de l'effigie représentée au naturel, étoit posée une riche couronne de pierres fines et de grand prix, et sur la poitrine étoient les deux Ordres du Roi de France, et ainsi par tout le jour ladite feinte fut servie comme si ledit Duc eut été vivant, par ses Serviteurs, Domes-tiques et Gentilshommes de sa Maison, et le lendemain deuxième dudit mois, transportée avec le corps aux Freres Cordeliers en la forme et maniere qui s'ensuit pour y faire ses Services ». Dom Calmet décrit ensuite « L'ordre de la Marche » ; il conclut : « Ce corps conduit aux Freres Cordeliers, les Vigiles des Morts y furent chantées pour le jour même, et le lendemain matin trois hautes

François de Sales prononça son oraison funèbre devant la cour, à Notre-Dame <sup>7</sup>.

Jean Bruslé de Montpleinchamp, natif de Namur, chanoine à Bruxelles, est connu par ses biographies de divers princes et par un ouvrage polémique sur Esope <sup>8</sup> ; c'est en fait un compilateur plus ou moins adroit. Le livre premier de son *Histoire du duc de Mercœur* est un résumé du règne d'Henri III, son livre II de celui d'Henri IV : il recopie Hardouin de Péréfixe sans le nommer <sup>9</sup>. L'histoire du duc de Mercœur occupe le livre III : elle s'inspire, de l'aveu de l'auteur, de l'*Histoire de la guerre de Hongrie* de Fumée, sieur de Genille, bibliothécaire du duc ; le livre IV reproduit l'oraison funèbre de saint François de Sales, accommodée, et le livre V et dernier est un éloge du duc de Lorraine Charles V qui combattait Louis XIV dans les armées de la Ligue d'Augsbourg. L'œuvre comporte bien des défauts : digressions, répétitions, portraits successifs en noir et blanc du même personnage, contradictions. Il se prétend « historien qui raconte fidèlement les faits comme il les trouve dans de bons mémoires » (p. 119). Et pourtant il prétend (p. 106) que la

---

Messes célébrées, à la dernière desquelles chacun des Gentilshommes et Seigneurs portans, ou conduisans pièces d'honneur, furent à l'offrande, puis après ces ceremonies achevées, il y eut une Harangue funèbre à la louange du feu Seigneur Duc, faite par un Religieux de S. Victor de Paris. On fit aussi des obsèques dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, où S. François de Sales fit son Oraison funèbre, imprimée à Paris en cette même année 1602 ».

On comparera cette description avec celles des obsèques des ducs de Lorraine, étudiées par M.-P. MAROT, *Recherches sur les Pompes funèbres des ducs de Lorraine, Annales de Pest*, 1934, 4, pp. 309 à 328 et 1935, I, pp. 59 à 76 ; 3, pp. 177 à 214 ; 4, pp. 275 à 329.

- 7 On trouvera le texte de l'oraison funèbre, par saint François-de-Sales, dans les *Œuvres complètes*, éd. d'Annecy, 1892-1893, t. VII, pp. 400 à 435. *L'ESTOILE*, dans son *Journal pour le règne de Henri IV*, éd. A. Martin, Paris, Gallimard, 1958, t. II, p. 69, en faisait grand cas. Il était pourtant très sévère pour ce genre de littérature. Nous avons consacré une étude à cette oraison funèbre lors du *Colloque sur le héros aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles* à Strasbourg, le 6 mai 1972.
- 8 Bruslé est l'auteur de l'*Histoire de Jean d'Autriche*, fils naturel de Charles-Quint, Amsterdam, 1690, in 12 ; l'*Histoire d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie, gouverneur général de la Belgique*, Amsterdam, 1692, in 12 ; *Histoire d'Alexandre Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, gouverneur de la Belgique*, Amsterdam, 1692, in 12. *Histoire de l'Archiduc Albert, gouverneur et puis prince souverain de la Belgique*, Cologne 1693, in 12. *Esope en belle humeur, dernière traduction, augmentée de ses fables en prose et en vers*, Bruxelles Floppens, 1695, in 12, 2<sup>e</sup> édition, 1700, 2 vol. in 12, avec quelques fables de Furetière et de La Fontaine. Enfin, *Le Festin Nuptial dressé dans l'Arabie Heureuse au mariage d'Esope, de Phèdre et de Pilpai, avec trois fées (Esope, Phédrine et Pilfine) divisé en trois tables*, à Piron, en Basse-Normandie (Bruxelles), à l'enseigne de la vérité dévillée, 1700, petit in 8<sup>o</sup>.
- 9 Bruslé recopie textuellement p. 163 une page de Péréfixe, *op. cit.*, p. 511. Celui-ci y résumait du reste l'oraison funèbre de Du Bois Olivier, prononcée à Saint-Loup et Saint-Gille le 23 juin 1610. *Le portrait royal de Henry le Grand*, Paris, Rolin Thierry 1610, in 8<sup>o</sup>. Péréfixe avoue ses emprunts à ses prédécesseurs et les justifie dans sa préface « l'avoue mesme que ie n'ay peu m'empescher d'emprunter d'eux des periodes toutes entieres, quand elles m'ont plu, et qu'il m'a semblé que ie m'expliquerois mieux par leurs expressions que ie n'eusse pû m'expliquer par les miennes. Apres tout, si c'est une faute, elle est assez legere et l'on doit bien me la pardonner puisque ie la reconnois ingenuement ».

conversion d'Henri IV fit mettre bas les armes à Mercœur alors que celui-ci louvoya durant deux ans entre l'Espagne et la France. Il voit dans la paix qui suit l'accord d'Angers une paix glorieuse, alors qu'elle fut surtout avantageuse<sup>10</sup>. Cependant cette histoire ne manque pas de qualités : l'auteur est sensible aux problèmes économiques (p. 177), ses récits ne manquent pas d'allure et il a un talent certain de portraitiste<sup>11</sup>. L'image qu'il nous donne de Mercœur durant la Ligue est celle d'un homme hésitant et réticent (pp. 39-57) qui temporise (p. 103), qui fuit à l'occasion devant Condé (p. 45), qui ruse (p. 79).

Tout change lorsque son héros aborde les rives exotiques du Danube, et dès lors cette œuvre littérairement médiocre devient plus révélatrice d'une certaine conception du héros et de son univers, des conditions de la création d'un mythe, que ne le sont certains chefs-d'œuvre patentés. Dans ses maladroites mêmes une œuvre qu'on qualifierait aujourd'hui de « paralittéraire » est finalement significative.

## II) LA PEINTURE DU HEROS

Le héros exerce sur les troupes un magnétisme surprenant. Il jouit d'un pouvoir surnaturel ; sa souveraineté s'affirme, dont la gloire est la récompense ; il concilie cette gloire et l'humilité du chevalier chrétien en rapportant à Dieu toutes ses victoires. Après l'épreuve et la mort, celui-ci lui donne la gloire éternelle, la seule qui vaille (p. 265).

### 1) *Magnétisme*

A son arrivée à l'armée « les troupes lui firent la bienvenue par des acclamations extraordinaires, dont le Danube où elles estoient campées, retentit agreablement » (p. 201). Il arrivait auréolé de sa noble naissance et de sa réputation. Sa prestance y contribue aussi : « Comme il payoit extremement de la mine, les Austriens charmez de sa presence dirent aussi-tôt que la Renomé leur en avoit moins conté qu'ils n'en voioient » (p. 200). Lors

10 Digressions : les livres I et II presque entièrement ; répétitions : il décrit deux fois la mort des Guise (p. 54) ; portraits positif et négatif des mêmes, pp. 58-61 ; contradictions : on loue Louis XIV de l'abolition de l'Edit de Nantes, p. 107, et on lui reproche de laisser en paix les princes protestants, p. 351.

11 Voyez en particulier les portraits de la Noüe, pp. 69-70 ; du Maréchal d'Aumont, p. 79 ; d'Henri III, pp. 91-92 ; d'Henri IV, p. 166 ; de Mercœur enfin, pp. 266-268.

d'un bombardement de l'artillerie turque, ses soldats se resserrent contre la tranchée. « Mais le rempart le plus inexpugnable estoit la presence du Duc de Mercœur, qui mesprisant cet effroiable tonnerre, passoit par tout le camp, et encourageoit ses gens à la constance. Il haussa la voix quand il vid que les Tartares, profitant de cette consternacion, allerent forcer son camp. Ils estoient desia bien prez de la tente du general, quand les Cretiens reprenant de nouvelles forces, donnerent intrepidement contre ces hardis » (p. 215). La retraite de Canise était difficile : « mais le cœur du grand Mercœur osta tous ces obstacles » (p. 216). La prise d'Albe-Royale est « miraculeuse » (p. 226). Même absent, le courage qu'il a su insuffler aux assiégés leur permet de résister à tous les assauts lors de la contre-attaque turque (p. 242).

Pendant il suffit qu'il tourne le dos pour que tout marche mal. C'est lors de son premier retour en Lorraine en 1600 où il allait chercher des renforts, que se révolte la garnison française de Pappa. Il sauve au retour ses Wallons dont les assiégés avaient réussi à faire suspecter la fidélité (p. 208). L'échec de Canise tient au fait qu'il arrive alors que les dispositions ont été prises par d'autres (pp. 214 et 251). Le second siège de Canise en 1601 est un échec à cause du froid et de « la pusillanimité des soldats, qui manquoient de chefs qui les encourageassent... » (p. 244).

Dès qu'il paraît, tout est sauvé. Submergé par les ennemis on craint qu'il ne soit accablé : « Il demeura longtemps mêlé parmi eux, et il ne se fit voir que bien tard, chargé de sang et [de] lauriers. Cette presence fit revivre les canoniers crétiens, qui, croiant que tout fut abimé dans la perte du chef, avoient abandonné leurs affusts. Dez qu'ils le revirent, ils retournerent à leurs postes ; et pour reparer leur fuite, ils pointerent si adroitement, que toute l'armée Turque fut déchirée, des decharges qu'ils firent. On remarqua qu'un seul boulet de canon, abatit jusqu'à 27 hommes » (p. 239). Il n'a pas son pareil pour rétablir une situation compromise. « La victoire sembloit pancher du costé des Turcs, qui estoient incomparablement plus nombreux, quand la force du Duc de Mercœur lui fit changer de panchant » (p. 232). Il faudrait citer toute la description de la bataille.

## 2) *Pouvoir surnaturel*

Après sa victoire, il est reçu par l'empereur « comme un Ange descendu du ciel » (p. 251) et partout où il passe il est accueilli « comme un héros miraculeux » (p. 252). Son pouvoir se manifeste par sa rapidité, déjà signalée lors de la Ligue (p. 75). Il quitte Vienne : « Son humeur martialle le piquoit si vivement, que dez le lendemain il arriva à l'armée Impérialle » (p. 201). A peine a-t-il pris une place qu'il court à une autre (pp. 204, 236 et 243). Bruslé ne sait pas comme saint François de Sales rendre sensible son ubiquité.

## 3) *Souveraineté*

Mais il affirme sa souveraineté : « Il repondoit à ceux qui lui remontroient qu'il hazardoit trop sa persone, que les Princes depouillez de la Souveraineté par le droit de la nature, devoient la conquerir par leur valeur » (p. 259). Ce courage qui se manifestait déjà en Bretagne (p. 81) donne toute sa mesure dans les plaines hongroises. On est obligé de freiner Mercœur à son arrivée (p. 202). Il ne décroche devant Canise qu'après un long conseil de guerre où il n'est pas suivi. Il ne recule que « pour sauter plus avant » (p. 218) et assure la protection de l'arrière-garde au point le plus dangereux (p. 216). Il se réjouit de l'échec des négociations avec le Bassa de Bude (p. 220) et décide l'archi-duc Mathias à « faire ferme » (p. 231). A Albe-Royale, il va lui-même reconnaître la brèche « et nulle remontrance de ses Lieutenans ne put l'empêcher d'essuier ce grand peril » (p. 224).

Ce courage n'a d'égal que sa générosité, elle aussi souveraine. Elle se manifeste à l'égard du Bassa d'Albe-Royale qui avait miné la ville : Mercœur lui tenant parole interdit à ses soldats de lui faire un mauvais sort (pp. 225-226).

Une prudence, elle aussi souveraine, complète ce courage et cette générosité. Elle se manifeste par le souci qu'il a de ce que nous appellerons l'intendance (pp. 229 et 240). Cette prudence lui est parfois imposée de l'extérieur, car son armée est une armée de coalition (p. 243) et les états-majors sont des instances de discussion (pp. 201-212). Mais il semble que la

prudence ait été une qualité personnelle foncière de Mercœur. Elle se manifestait déjà en Bretagne (pp. 39, 57, 79, 103, 104). Il feint d'attaquer Bude pour mieux surprendre Albe-Royale (p. 221). Il n'« espargnoit rien en espions » (p. 222). Il « sentoit les choses de loin » (pp. 103 et 237).

Mais c'est sans doute sa culture qui en lui était la qualité la plus souveraine. « Grand mathématicien » il pointait lui-même les canons (p. 224). « Il se servit de la sublime connoissance qu'il avoit des Mathematiques, non seulement à tracer des campemens invincibles aux Turcs, et à pointer le canon qui reduisit Alberioalle, mais encore à dessiner le couvent des capucins de Nantes, dont il fut le Fondateur » (p. 258). Et son biographe célèbre le don qu'il eut des langues<sup>12</sup> (pp. 251 et 258), sa mémoire et sa culture prodigieuses (p. 258).

#### 4) *La gloire*

La gloire est la récompense de cette souveraineté plus morale que magique ou surnaturelle<sup>13</sup>. La renommée n'a pas assez de trompettes pour le célébrer (pp. 227 et 233). Elles répondent à celles que le duc lui-même fait «retentir... pour chanter victoire» (p. 239). L'archiduc lui remet les clefs de la ville qu'il a conquise (p. 243). On le fête à Vienne où il fait une entrée triomphale : « On n'auroit pu i recevoir l'Empereur mesme ni avec plus de pompe ni avec plus d'affection. Les Jesuites selon leur coutume se distinguerent par les savans écrits et par les representacions ingenieuses dont ils honorerent l'arrivée de ce Heros » (p. 250). Il est reçu à Prague avec les mêmes honneurs et l'empereur le crée « son Palatin en Hongrie » (p. 252).

12 Selon saint François de Sales il était aussi capable de haranguer ses capitaines en italien, en français, en allemand (*op. cit.*, p. 428).

13 Cf. F. JOUKOVSKY, *La gloire dans la poésie française et néolatine du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris Droz - 1969, p. 74. « Les théologiens admettent cependant l'existence d'une gloire légitime, c'est-à-dire acquise au service de Dieu ou du prochain, et reportée par l'intéressé à son créateur qui lui a donné tous ses talents et toutes ses qualités ; le reste est vaine gloire. Nous retrouvons donc la doctrine classique de l'Eglise sur les dangers de la gloire qui apparaît non seulement dans la littérature religieuse, jusqu'à saint François de Sales, mais aussi chez les humanistes », cf. aussi la note 213 qui renvoie à *Int. à la vie dévote*, part III cap. VII : la recherche de la gloire est périlleuse pour l'âme, parce que « l'humilité ne pouvant souffrir que nous ayons aucune opinion d'exceller ou devoir estre preferé aux autres ne peut aussi permettre que nous recherchions la louange, l'honneur, ni la gloire, qui sont deües à la seule excellence ». Sur les rapports de la générosité et de l'humilité, cf. René BADI, *L'homme et son institution de Montaigne à Bérulle*, Paris, Belles Lettres, 1964, pp. 433 à 441. Cf. aussi H. LEMAIRE, *François de Sales, Ses textes essentiels*, Paris, Lethielleux, 1969, pp. 338-339.

5) *Le chevalier chrétien*

Cependant tout le siècle est préoccupé de la conciliation de la gloire et de l'humilité. Aucune difficulté pour Mercœur qui rapporte tout à Dieu. Le premier geste après la victoire est le *Te Deum* (pp. 225, 243). Avant de rendre visite à l'empereur à Prague on le voit « donner droit à l'Eglise pour faire hommage à son createur » (p. 252). Sur son lit de mort, il s'adresse à ceux qui l'entourent : « Mes amis, quand je partis de France, mon peu de mérite ne pouvoit me faire esperer les grandes benedixions, dont Dieu m'a comblé. Le ciel s'est servi de moi, pour manifester ses merveilles, et pour se faire adorer. J'ai tousiours tasché de lui estre fidelle dans l'adversité et soumis dans la prospérité » (p. 255).

Cependant « le ciel qui se plait à detremper nos fortunes, pour étouffer la vanité, et pour couronner nos paciencies, exerça ce grand cœur, par plusieurs infortunes » (p. 227). Mort de sa sœur Louise, mort de son frère et compagnon d'armes le comte de Chaligny, mort d'un troisième frère : « Dieu, dit encore Bruslé, se joue de nos pensées, et il fait croitre des ciprez lugubres, et non pas des lauriers victorieux » (p. 249). « Par une coutume assez ordinaire à la divine sagesse, qui cueille les fruits les plus murs, et qui ne laisse pas lontems à la terre des ornemens dignes de l'Empirée » (p. 250), sa vie finit bientôt. C'est au-delà de l'obscurité que le héros trouve son épiphanie, c'est par l'épreuve qu'il rejoint le saint et qu'il atteint la seule gloire qui vaille, la gloire éternelle (p. 265).

## III) L'UNIVERS EPIQUE

Il faut à ce héros un univers à sa mesure<sup>14</sup> : on sait le peu de succès du genre épique au XVII<sup>e</sup> siècle. En fait l'inspiration épique anime la tragédie cornélienne, les mémoires, les biographies, les romans, les récits historiques. L'épopée est souvent le récit d'un combat dans une époque primitive ou barbare ; ce combat pour un idéal met en présence des forces surhumaines, voire surnaturelles, qui s'affrontent en des antagonismes manichéens. Le héros est le garant d'une foule ; son aventure collec-

<sup>14</sup> Sur ces problèmes de l'univers épique, les pages suggestives de Ph. SEL-LIER, *Le mythe du héros*, Paris, Bordas, 1970, pp. 15 à 31.

tive s'inscrit dans une geste qu'animent des valeurs presque toujours masculines. Après une période d'obscurité, il triomphe au-delà de la mort : c'est son épiphanie. Il renaît de ses cendres comme le Phénix et passe de la légende au mythe.

### 1) *Le récit d'un combat*

Le dénombrement des troupes donne une idée de la puissance des deux armées en présence (pp. 212, 223 et 243). Les combats tantôt individuels, tantôt collectifs ne cessent de se dérouler sous nos yeux (cf. p. 238). Le plus impressionnant est sans doute un combat immobile qui se déroule lors de la retraite de Canise. Les Turcs « ne s'attendoient pas qu'une poignée de gens eussent du avoir la hardiesse de leur faire teste. Ils enfoncerent d'abord les crétiens ; mais ce fut à leur malheur : car ces valeureux, se reserrant aussitot, envelopperent ces avancez, et ils les taillerent en pieces, avant que leurs camarades pussent les venir secourir... Jamais on ne vid mieux combatre, ni moins de crainte de mourir parmi des gens de guerre, au milieu de la mort. Les Crétiens i firent des choses incroyables ; attaquez de toutes parts, vainqueurs en tous les endroits. Les Turcs attaquent les gens de cheval, esperant d'i trouver moins de resistance que dans les legionaires. Les Crétiens leur tournent teste, aussi resolu que les gens de pié ; les Turcs marchent au pas, les Crétiens en font de mesme. Les Turcs se ferment, les Crétiens s'arrestent. Ce combat sans combatre, dura trois heures les deux gros opposez sans oser venir à la charge, et les argoulets Crétiens donnant incessamment en flanc aux Infidelles » (p. 217). Et ailleurs « Les Turcs firent une des plus belles defences, accablant les Crétiens d'huile bouillante, de grenades, et d'autres instrumens de fureur » (p. 224).

### 2) *Climat primitif et barbare*

Le pays est hostile : « L'air de la Hongrie est mal sein (sic), et sur tout aux Etrangers ; aussi on remarque qu'il engendre quantité de vermines. Les eaux, si on excepte celles du Danube, ne sont pas salutaires ; on i trouve des fontaines dont l'eau est mortelle... » (pp. 176-177). Le climat y est rude. Après Albe-Royale « le ciel qui avoit voulu preserver quantité de soldats de la fureur des Turcs, les abandonna à celle d'une tempête, qui

fut si terrible, qu'ils en moururent, n'étant pas capables de tenir contre les vens, qui arrachent les maisons et les arbres, ni contre les gresles, et les pluies continuelles, qui sont assez ordinaires dans ce pays orageux » (p. 229).

Les mœurs sont aussi rudes que le climat : on écorche les prisonniers (p. 194), on supplicie les traîtres. A Albe-Royale « la boucherie y fut fort sanglante » (p. 223). On tranche les têtes (p. 234) « Le trésorier du grand Vizir avoit incessamment les mains aux ducats, pour en récompenser ceux qui lui apportoient une teste Crétienne » (p. 238).

### 3) *L'idéal*

C'est celui de la croisade. C'est une « guerre sainte » et l'auteur se fait « un plaisir de [nous] montrer la continuation du zèle qu'a la Maison d'Autriche pour la foi de Jesus Christ... Apres vous l'avoir fait voir affermissant le Crucifix en France, je m'en vas vous la faire voir arborant cet Estandart glorieux en Hongrie sur les ruines du Croissant » (p. 173).

### 4) *Le merveilleux*

C'est bien entendu le combat du Dieu des chrétiens contre celui des musulmans, de la croix contre le croissant, du Christ dont le nom sert de mot de passe et de cri de ralliement, contre Mahomet. Un capucin adresse aux troupes avant l'assaut « une exhortacion pleine de feu... pour marquer aux Crétiens, sous quelles enseignes ils alloient combattre » (p. 235). Lors de la contre-offensive des Turcs sur Albe-Royale, ceux-ci « alloient jouer une piece à l'armée Crétienne, si les bons anges n'eussent pas rompu leur dessein » (p. 242).

### 5) *Grossissement*

Les Turcs voient qu'ils ont « plutot affaire avec des murailles d'airain, qu'avec des hommes » (p. 242). Les chrétiens combattent « en lions » (p. 233). Pourtant l'ennemi est puissant (p. 202), formidable (p. 214), innombrable (pp. 216-229), en tout cas toujours supérieur en nombre aux chrétiens. Il laisse toujours davantage de morts sur le terrain (p. 239). Et comme s'il fallait animer à son égard une haine égale à la peur qu'il cause, cet

ennemi est méprisable (p. 214), infâme et lâche (p. 236). Bruslé sait cependant donner çà et là une touche de courage individuel à l'ennemi qui rétablit la vraisemblance et donne à son récit un caractère de vérité : « Un brave Turc eut le courage de mettre la main sur un étendard Crétien, mais il fut à l'instant puni de sa temerité » (p. 217). Lors de l'assaut de la brèche d'Albe-Royale « une femme Turque... ne cessa de jeter des pierres, de la pointe du rocher, où elle se tenoit intrepidement, qu'après qu'un boulet de canon l'en eut debusqué » (p. 225).

#### 6) *Combat collectif*

Le héros n'est pas seul. Il est certes le plus grand, mais il a autour de lui une pléiade d'autres héros qui participent à la geste. Les combats durèrent depuis bien des années lorsque Mercœur arriva en Hongrie. Bruslé nous les décrit. Les succès de Maximilien en 1593 préludent à ceux de Mercœur (p. 189). Lors du siège de Javarin, on utilise pour la première fois un « pétard » pour faire sauter la porte de la ville. Le pétardier est Vaubécourt qu'accompagnent de courageux compagnons : « Les principaux de ces déterminés furent de Fabert Namurois, d'où est descendu le père du Maréchal de Fabert, mort gouverneur de Sedan, etc. ». Les Lorrains sont les plus braves (pp. 200, 205, 215 à 217), les plus redoutés par les Turcs. « Parmi cette troupe choisie, le comte de Chaligni son frère, brilloit comme un soleil parmi les moindres étoiles » (p. 201). C'est le double du héros (pp. 212, 215), « son aimable Germanic... la vive image de la piété, de la courtoisie, et de la bravoure de son frère » (p. 228). D'autres héros reflètent eux aussi l'héroïsme de Mercœur auquel ils semblent participer, les comtes de Teuffenbach et de Tilly (pp. 245 à 247).

#### 7) *Un univers masculin*

Bruslé rapporte, après saint François de Sales « qu'il borna ses legitimes amours à sa chère épouse la Princesse Marie. Vertu rare dans un Prince jeune, robuste, bienfait, riche favori, brave, dans un siècle où il avoit tous les jours devant les yeux des

exemples éclatans qui lui inspiroient le libertinage » (p. 11) <sup>15</sup>. De même le comte de Tilly : « On lui donne trois louanges tres rares, de n'avoir jamais touché femme, de n'avoir jamais manqué à la Messe, et de n'avoir jamais tourné le dos à l'ennemi » (p. 147).

### 8) *Mort et épiphanie*

Ce héros pur est soumis aux épreuves. Sa disparition temporaire sur le champ de bataille annonçait sa mort et sa résurrection. Il survit par sa gloire ici-bas, en Dieu par sa vie éternelle. Mais il survit aussi dans le mythe du parfait chevalier chrétien dont il a été la réincarnation.

## IV) MERCŒUR ET LE MYTHE

### 1) *Le mythe*

Le souvenir de Godefroy de Bouillon est entretenu tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle par la lecture de *la Jérusalem délivrée* et par Guillaume de Tyr <sup>16</sup>. La permanence de la guerre austro-turque donne à ces ouvrages un intérêt d'actualité. Bruslé conteste la filiation de Mercœur au héros des croisades (p. 7) <sup>17</sup>, mais il appartient à la maison de Lorraine et l'auteur invoque à plusieurs reprises son patronage (pp. 2, 8, 173, 265, 305) et celui de « plusieurs heros de la Maison de Lorraine qui de tout temps ont eclipsé le Croissant » (p. 173). « Il reunissoit en sa

<sup>15</sup> L'amour des deux époux devait cependant être très vif, si l'on en croit *La Vie et mort de feu Madame de Mercœur*, composée par N.-Charles-François d'ABRA DE RACONIS. Paris, Louys Boulanger. 1625, p. 742. Il « l'aimoit d'un amour si parfait, qu'on pouvoit dire que comme ils n'estoient qu'un mesme corps, et vne mesme chair, par les Loix saintes du mariage, aussi n'auoient-ils qu'un coeur et un esprit par l'amour reciproque qu'ils se portoitent et la mutuelle intelligence qu'ils auoient par ensemble ; de maniere que comme nostre Duchesse se portoit gayement à toutes les volonteiz de son mary pour luy complaire, de mesme feu Monsieur de Mercœur son mary, condescendoit facilement à tout ce qu'il iugeoit luy pouuoir estre agreable ».

<sup>16</sup> *De la guerra sainte* de Guillaume de Tyr. Cf. *Belli sacri historia, libris XXIII comprehensa, de Hierosolyma ac terra promissionis... per... principes christianos recuperata... narratiōnis serie usque ad regnum Balduini quarti... [a Joanne Herold continuata] Opus... Philiberti Poyssenoti... autore... Basileae, per N. Bryllingerum et J. Onorivm, 1459-1563, 2 part en un vol. in fol. Une traduction en avait été faite en 1573 par Gabriel du Préau. Cf. *Histoire de la guerre sainte dite proprement la Franciade orientale...* faite latine par Guillaume, archevesque de Tyr... traduite en français par Gabriel du Préau, Paris, N. Chesneau, 1573, in fol., pièces liminaires, 688 p., table [J. 852]. *La généalogie avec les gestes et nobles faits d'armes de Godefroy de Bouillon*, composée en prose par DESREY (1499) avait été publiée en 1504, 1511, 1523, cf. R. AULOTTE. *Plutarque en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 8, notes 5 et 6. M. Aulotte signale aussi que Godefroy de Bouillon était l'un des neuf preux de *l'Histoire des Neuf preux et des Neuf preuses* (1460-1461), de Sébastien MAMEROT et du *Triomphe des neuf preux*, Abbeville, Pierre Gérard, 1487. Enfin *la Jérusalem délivrée* était entre toutes les mains.*

personne, dit-il, toutes les heroïques vertus de la Maison de Lorraine, et de Luxembourg, et sur tout du Chevalier sans peur son aieul maternel, qui combattant, à saint Jean d'Angeli, les ennemis de la vraie Eglise, scella sa vie cretienne de son sang valeureux » (p. 11) <sup>18</sup>.

Mercœur est un maillon dans cette chaîne de héros : réincarnation du mythe du chevalier chrétien, il joue pour le duc de Lorraine Charles V le rôle qu'ont joué pour lui Godefroi de Bouillon et le Chevalier sans peur : « Il n'est pas possible, dit Bruslé, d'entendre parler du Duc de Mercœur, sans aussitôt jeter les yeux sur son illustre parent, et sans avoir de nouvelles obligations à la guerriere Maison de Lorraine, en voiant que le siecle passé aussi bien que le present, a donné un bras formidable à l'Ottoman. Ce sont ces reflexions qui m'ont mis la plume à la main » (p. 2). « L'histoire ne se répète jamais, elle est toujours fraîche et nouvelle, dit André Jolles ; la geste, elle, renaît incessamment <sup>19</sup>. »

## 2) La prophétie

La première campagne de Charles V <sup>20</sup> eut « le même sort que la première du Duc de Mercœur. Ce qui nous confirme, dit Bruslé, qu'il avoit devant les yeux nostre Prince un peu avant sa mort, quand d'un air profétique, il predict qu'un Prince de sa maison acheveroit ce qu'il avoit commencé, et qu'il lui ressembleroit tellement qu'il n'i auroit que leurs noms qui les distingueroient » (p. 334) et un peu plus loin il dit à ses lecteurs que voyant Charles V arracher un drapeau des mains des Turcs, ils crient « qu'il simbolize avec son illustre parent » et qu'il accomplit la prophétie (p. 238).

17 Godefroi de Bouillon n'est pas l'ancêtre des ducs de Lorraine des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Ceux-ci descendaient de la maison d'Alsace, tandis que Godefroi de Bouillon appartenait à la maison de Boulogne.

18 Le prince de Martignes, père de la duchesse de Mercœur, s'était signalé par sa valeur aux sièges de Metz (1552), Théroüanne (1553) et Calais (1558). Il avait pris part aux guerres de religion. Il était mort à Saint-Jean-d'Angeli en 1569 en « combattant... les ennemis de l'Eglise ». François de Sales, *op. cit.*, p. 413. Cf. A. JOLLES, *Formes simples*, Paris, Gallimard, 1972, p. 78.

20 Charles V, Leopold-Nicolas Sixte, duc de Lorraine, né à Vienne en 1643, mort à Wels en 1690, neveu de Charles IV, ne put jamais prendre possession de son duché. Ennemi acharné de Louis XIV, il entra au service de l'Autriche, et devint feld-maréchal. Blessé à Senef (1674) il prit Philippsbourg en 1676. Après la paix de Nimègue, il se retira dans le Tyrol, dont il avait été nommé gouverneur, puis combattit contre les Turcs et contribua, aux côtés de Sobieski, à leur défaite sous les murs de Vienne. Il remporta sur eux plusieurs victoires, notamment à Mohacz, en 1687. En 1689, il lutta contre les Français sur le Rhin et prit Mayence... Louis XIV dit de lui qu'il avait été le plus grand, le plus sage et le plus généreux de ses ennemis (*Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*).

On trouve en effet dans le jeune duc les qualités de son modèle<sup>21</sup>. Il commande l'aile gauche de l'armée chrétienne à la bataille de Raab sous les ordres de Montecuculi « Nostre jeune Mars, brilloit comme un Soleil parmi les Etoiles ». Trois pages sont consacrées à ses exploits (pp. 334 à 337). La prise de Philippsbourg sur les Français le 17 septembre 1676 ajoute encore à sa gloire. Avec son double, le duc de Bavière, il fait lever le siège de Vienne (p. 342) et remporte sur les Turcs une multitude de victoires (p. 346). Aussi était-ce un héros miraculeux. Il avait échappé à la mort à la suite d'un accident de cheval, étant jeune, par l'application sur son cœur d'une statue de Notre-Dame de Foi (p. 328).

### 3) *L'anti-Louis XIV*

Mais c'est surtout contre l'adversaire français de 1689 que va fonctionner le mythe de Mercœur, réincarné en Charles V.

En effet, il avait succédé à son oncle Charles IV, mort le 18 septembre 1675 en exil, à la suite de l'occupation française de 1670. Gouverneur du Tyrol, généralissime des troupes impériales, il écrasa l'armée turque au siège de Vienne avec l'aide de Jean Sobieski, le 12 septembre 1683. Il remporte la même année la victoire de Barkan et en 1686 enlève Bude que les Turcs occupaient depuis 150 ans, et parachève son succès par la victoire de Mohacz en 1687. En juillet 1686 la Ligue d'Augsbourg réunissait plusieurs princes européens : l'empereur d'Autriche, le roi d'Espagne, le roi de Suède contre Louis XIV. Celui-ci à la suite de ses échecs dans la succession palatine et dans l'attribution du siège vacant de l'évêché de Cologne au candidat de l'Autriche, avait fait occuper par ses troupes en septembre-octobre 1688 la plupart des territoires d'empire de la rive gauche du Rhin. Au printemps 1689, c'est l'invasion et l'incendie des villes du Palatinat : « Les violences, dit R. Parisot, excitèrent dans toute l'Allemagne une indignation générale. Un traité fut signé à Vienne entre l'empereur et les Provinces Unies ; l'Angleterre,

21 Cf. p. 256 « Les miracles que le Duc de Lorraine opère aujourd'hui, confirment cette pensée. La Turquie, dit-il, alloit sentir le bras d'un Prince de Lorraine autant armé du secours de son Dieu, que desarmé d'ambicion ; il transpira ce zèle à un autre, qui ne me sera presque dissemblable que de nom ». Cf. aussi pp. 270-272, le parallèle entre Mercœur et Charles V. Bruslé prophétise à son tour la prise de Constantinople par Charles V (p. 319).

l'Espagne et la Savoie y adhèrent »<sup>22</sup>. Une des clauses de ce pacte visait la restitution à Charles V de ses Etats. On lui confie le commandement de l'armée du Rhin. Il reprit Mayence et Bonn dès 1689. Il devait mourir en 1690 en deux jours, à Wels, d'une fièvre maligne.

Pour son biographe, Charles V va dompter le Français comme il a dompté le Turc. Les Français jouent du reste constamment des rôles de traîtres et de renégats dans l'*Histoire de Mercœur* (cf. pp. 199, 205 à 211, 234, 237). On rappelle les griefs justifiés qui animent les Lorrains (p. 345). La France tremble de voir marcher contre elle un prince victorieux (p. 345). On rappelle les trahisures, les exactions des Français au Palatinat (p. 353). Mais ce qu'on leur reproche surtout c'est d'empêcher la poursuite de la croisade. Ils se font ainsi les alliés des infidèles. « Les horreurs que la France a exercées en Allemagne font bien voir que le feu est plus grand qu'en Hongrie, et par suite qu'il faut i envoyer les bras les plus robustes pour i porter l'eau. La Hongrie n'interrompra que pour peu de tems la jouissance de ses deux Heros ; la conspiracion de tout l'univers contre les infidelitez, contre les cruautez, contre l'ambicion de la France, fait augurer que la guerre n'i sera pas de longue durée, et que nos deux Ducs auront du loisir de reste, pour achever l'eclipse totale du Croissant » (pp. 348-349).

Bruslé utilise une phrase de l'oraison funèbre de Mercœur par saint François de Sales : « Ah ! que les François sont heureux, quand ils combattent les Infidelles ! ». Il la transforme en prophétie : « Nous doutons de leur bonheur, dit-il, par ce qu'ils ne combatent pas les Infidelles. Ils dissuadent la paix aux Turcs, dans l'esperance que les Crétiens estant aux mains avec les Infidelles, eux viendront plus aisément à bout des Princes catholiques » (p. 316)<sup>23</sup>. Et plus loin : la France « fomente la guerre

<sup>22</sup> Cf. Robert PARISOT, *Histoire de Lorraine*, t. II, Paris, Auguste Picard, 1922, pp. 97 à 108. Son fils Léopold a 11 ans à la mort de Charles V. Les articles 28 à 43 du traité de Rijwick devaient lui restituer la Lorraine et le Barrois moins Longwy et le territoire de Sarrelouis.

<sup>23</sup> Et il ajoute : « Les Princes les plus Catholiques sont ceux qui ont le plus souffert des François. Les François ont fait une puissante diversion quand Vienne estoit sur le point d'estre pris des Turcs ; les François ont presque aneanti les trois Electeurs Ecclesiastiques de Cologne, de Treves, et de Maïence ; ils ont ruiné l'Electeur Palatin, et ils n'ont offert la neutralité aux Electeurs de Saxe et de Baviere que pour avoir ensuite bon marché de l'Empereur et de l'Empire. Les François ont araché presque toute la Belgique à l'Espagne, et pour la punir de son insensibilité, ils lui déclarent la guerre. Ils ont bombardé Genes, ils ont dupé le Duc de Mantoue à Casal, ils ont ravi Avignon au Pape, et ils menacent

en Hongrie, et (...) empêche que le crucifix ne s'arbore sur les ruines du Croissant, elle qui a laissé en repos les Princes protestants, et qui n'en a presque voulu qu'aux Princes catholiques tant Ecclesiastiques que Seculiers» (p. 351). Dans le poème qui achève son livre, Bruslé entend les voix des filles de Mémoire :

... elles chantent d'avance,  
 Qu'ayant vaincu les Turcs, ils vont vaincre la France,  
 Qu'ils forment un nuage ensemble, sans pareil,  
 Nuage qui la Lune en Hongrie enveloppe,  
 Nuage qui va faire une eclipse au Soleil,  
 Et par là, reporter le beau jour à l'Europe.  
 L'aigle plane bien haut, mais sans faire d'injure  
 Au flambeau qui produit le jour à la Nature,  
 Tandis que ce flambeau n'est pas irregulier ;  
 Mais dez qu'il est sorti de sa juste carriere,  
 Et l'Aigle et ses Aiglons songent à s'allier,  
 Pour ôter au Soleil son injuste lumiere... » (p. 357)

\*  
 \*\*

C'est ainsi que se trouve transposé en patriotisme à l'antique, l'idéal du chevalier chrétien<sup>24</sup>. A travers l'étude du portrait et de l'univers du duc de Mercœur et de son successeur nous avons essayé de montrer comment un biographe appliquait à l'histoire les procédés de l'hagiographie et de l'épopée : choix des personnages représentatifs, simplification de figures chargées du maximum de signification, groupement autour d'elles de personnages secondaires, subordination des exploits de ces « apôtres » à ceux du héros principal. Dès lors l'imagination des lecteurs de récits historiques a tendance à fonctionner comme celle des auteurs de fictions littéraires ; c'est ce qu'on a appelé la « mythistoire »<sup>25</sup>.

de lui faire de nouveaux afrons. Mr. de Sponde a écrit que la France a beaucoup souffert toutes les fois qu'elle s'est brouillée avec le S. Siege ; et S. François de Sales prêche au milieu de Paris, et à la face de toute la Cour de France, que les François sont heureux quand ils combattent les Infidelles, et il laisse tirer la conclusion opozée, savoir qu'ils n'auront du malheur tandis qu'ils combateront les Fideles ». *op.* 3<sup>o</sup>6-317.

24 R. MOUSNIER, *Les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, P.U.F., 1961, t. IV de *l'Histoire générale des Civilisations*, p. 112.

25 J. MONNEROT, *Les lois du tragique*, Paris, P.U.F., 1969, p. 108.

« L'histoire, disait André Jolles, que je citais en commençant cette communication, l'histoire marche d'un pas ferme sur le sol de la terre, la geste portée par ses ailes monte ou redescend : elle ne s'arrête et ne se pose que par une faveur qu'elle n'accorde pas à tous les peuples<sup>26</sup>. » C'est de cette faveur qu'ont bénéficié les Lorrains, au détriment des Turcs et de Louis XIV, par la vertu de saint François de Sales et de Bruslé de Montplein-champ, à l'occasion des exploits du duc de Mercœur et du duc Charles V<sup>27</sup>.

---

26 A. JOLLES, *op. cit.*, p. 78.

27 Sur les obsèques de Charles V à Nancy, lors du retour du corps en 1700, cf. P. MAROT, art. cité, pp. 299 à 302. Sur l'héroisation des grands chefs de guerre dans les ouvrages de fiction, on lira l'excellent article de J. MOREL, *L'héroisation des grands chefs de guerre en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, R. S. H., n° 121, 1966, T.I., pp. 5 à 11.